

Une putain de métaphore

Bertrand Nayet

Volume 26, numéro 1-2, 2014

Autour de Gabrielle Roy

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1029465ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1029465ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nayet, B. (2014). Une putain de métaphore. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 26(1-2), 99–110. <https://doi.org/10.7202/1029465ar>

Une putain de métaphore

Bertrand NAYET

Avec un grand coup de pied, c'est comme ça que je l'ai accueilli, le premier survivant qu'on a trouvé, ou plutôt celui sur qui je suis tombé, littéralement, un grand coup de pied dans les jambes. Tellement surpris, le gamin, ça l'a mis sur le cul.

Littéralement. Sur le coup, j'ai trébuché moi aussi et on s'est retrouvé dans la boue tous les deux, lui sous mon ventre, moi les jambes écorchées par ses orteils, les couilles boxées par ses genoux, les mains, la gueule dans la boue du chemin. Normal, ses coups, après ce que je lui ai fait, et puis il avait rien d'un œuf et moi, rien d'une poule couveuse.

Mais j'ai quand même réussi à l'attraper par le poignet. J'aurais pas dû. Un coup de poignard, qu'il m'a flanqué. Entre le pouce et l'index. Sur le coup, je me suis dit: «Merde, *l'abductor pollicis!*»

Souvenir de mes cours d'anatomie, le muscle abducteur du pouce. Les choses qui nous passent par la tête! Ça faisait pas moins mal, remarque.

Je l'ai lâché. Il a pas demandé son reste, évidemment.

J'ai couru sur ses traces, mais je les ai perdues dans une sente d'animaux que j'aurais même pas vue autrement. Bon, pas le choix, je l'ai laissé filer. Il m'avait pas raté, la pointe était presque ressortie par la paume. Ça saignait évidemment, mais je pouvais bouger mon pouce et le mouvement semblait normal. Bon signe. Parce qu'un chirurgien sans pouce...

Compresse, garrot.

Oui, bon, c'est un peu beaucoup de ma faute. J'étais parti courir, histoire de me dégourdir les jambes, avant qu'on reprenne la route. Mais ils sont mal balisés, les sentiers dans

ce milieu de nulle part. Un coude sur le chemin, deux types qui courent en sens inverse, comment on fait pour la priorité? Vlan! Ma godasse dans les quilles du gamin. Ouais, je sais, pas réglementaire cette course matinale, mais bon! Et puis je voulais aussi oublier un peu les ruines noircies du village où on avait passé la nuit, vide comme tous les autres. Et aussi oublier la graisse des fusils et de l'humour des soldats de notre escorte. Mais vous la connaissez, vous, la différence entre une escorte et un peloton de surveillance? Et un peloton d'exécution?

Je suis retourné vers le campement. Merde, ça faisait mal! J'ai rencontré JP, notre guide, sur le chemin. Il s'inquiétait. Un brave type, mais un peu mère-poule:

– Toujours, ah, tu es là, m'sieur Dieudonné! Toujours tu veux marcher seul! Toujours tu vois ce que ça donne? Combien de fois toujours je t'ai dit, hein! Qu'est-ce qui s'est passé toujours?

Il compense. Il veut se rendre utile. On l'a engagé, parce qu'il connaît bien la région et les gens, mais des gens, il y en a plus. Du moins, on n'en a pas trouvé. Jusqu'à ce gamin, bien sûr. Alors son orgueil d'ancien chasseur en prend un coup. Et puis, il y a ce connard de lieutenant Machin. Ce connard de lieutenant, il se fiche complètement de ce que JP lui dit, il le traite comme un moins que rien et il l'oblige, lui et ses garçons, Léon et Témis, à conduire nos camionnettes de civils à deux heures de route derrière les jeeps de ses militaires. «Votre sécurité, c'est l'honneur de mon pays et je les défendrai tous les deux de ma vie!» Ouais, mais les sacrifices, Machin et ses soldats, j'ai plutôt l'impression qu'ils préfèrent les imposer aux autres. C'est son nom, Machin, brodé sur l'étiquette de son uniforme.

Un pays vide, c'est un désert. Un pays vidé, c'est quoi?

– C'est rien, j'ai dit à JP. Un coup de couteau.

Il a sorti sa radio.

– Fait chier, toujours, ce connard de lieutenant, il avait dit qu'on risquait toujours rien. Ils étaient toujours combien?

– Non, non, c'est pas la peine de l'appeler, ce connard. Gina va me recoudre ça vite fait.

– T’as vu toujours combien ils étaient?

– Vu et bien senti! Il y en avait juste un, un gamin, pas plus haut que ça!

– Par ici?

– Oui, bizarre, non?

– Seul toujours le gamin?

– Mais pas sans défense. Machin, il est parti?

– Toujours il est parti ce connard.

– Appelle-le pas, tu veux?

Gina, l’autre toubib, nous a rencontrés aux abords du camp.

– Dieudonné Donnadiou, on te laisse deux minutes et il faut que tu...

– J’ai foncé dans un gosse.

– Ici?

– C’est à peu près temps, tu crois pas?

Puis j’ai redit à JP:

– Tu l’appelles pas, oké, ce connard? C’est pas un gamin qui va la «déstabiliser» sa région.

– De toute façon, toi, tu crois en rien, m’a lancé Gina qui voulait me pomper, rapport à notre conversation de la veille au soir.

Gina: «La Déesse est l’essence du monde.» JP: «Toujours Dieu, c’est bien, quand toujours tu meurs.» Moi: «Je l’enverrais bien se faire voir, dieu, mais il tient jamais ses rendez-vous.»

– Si, je crois qu’on pourrait le retrouver ce gamin.

– En attendant, fais voir, a dit Gina en prenant ma main.

– Tu saurais faire, j’ai demandé à JP.

– Toujours le retrouver?

– Ouais, tu saurais?

– Toujours il sera pas content, le lieutenant.

– Et le gamin, je lui ai demandé. Il sera content, lui, quand il sera toujours mort?

– De toute façon, a dit Gina. Machin, il est toujours jamais content.

Puis j'ai dit à JP:

– C'est toi même qui disais l'autre jour: «Toujours, ici, toujours les gens ils étaient joyeux.» Et où ils sont maintenant?

– Toujours ils sont peut-être partis?

– Tous, lui a demandé Gina. Et où?

Là, les ruines ont semblé beaucoup intéresser JP. J'ai dit:

– Tu penses tout de même pas que ce connard de lieutenant, quand il part devant nous, c'est pour repérer les sites touristiques?

– Tiens, JP, a dit Gina en lui tendant une gaze imbibée d'alcool. Désinfecte tes mains, tu vas me servir d'infirmier.

Réduire les pires fractures, recoudre des pans de muscles, drainer des abcès gros comme des melons, amputer des jambes, des bras, rembobiner des kilomètres d'intestins, rien que j'aime plus que ça. Mais regarder un autre soigner mes petits bobos, pas capable. Heureusement, Shiki, le gars de l'ONU, s'est ramené.

La veille au soir, quand Gina lui a demandé, au sujet de dieu et tout, il a dit, et plus diplomate tu meurs, il a dit: «Dieu? Une idée... intrigante.» Je lui ai dit que moi, intrigante ou pas, j'aimerais bien lui botter le cul à son idée.

– Une idée, il a dit. Une idée, par définition, Dieudonné Donnadiou, ça n'a pas de cul qui puisse être botté.

– C'est une putain de métaphore, j'ai dit.

– Sans doute, Donnadiou, sans doute, il a dit. Et la plupart des conflits sont bel et bien construits sur des métaphores.

Là, notre joyeuse assemblée est devenue bien silencieuse. Même Machin, ce connard, et ses bidasses, qui à la base, disons, pour rester correct, sont pas des lumières – mais c'est peut-être une façade, et si c'est ça, pour être aussi cons, ils doivent être vachement intelligents –, en tout cas, eux aussi, ils sont restés songeurs au-dessus de leur gamelle, comme si des tropes s'étaient embusqués sous leurs patates.

Shiki a demandé:

– Qu'est-ce qui vous est arrivé, Donnadiou?

– Rien de grave, je lui ai dit.

– Quelques points de suture, a précisé Gina.

– Un gamin, j'ai dit.

– Ici?

– Ah! j'ai dit à JP. Tu vois, lui aussi il trouve qu'ils sont plutôt rares dans le coin!

– Comme tout ce qui accompagne d'habitude les gosses, des parents, des frères et sœurs, des voisins, a dit Gina.

– Je pense que je l'ai amoché un peu, j'ai dit à Shiki.

– Faudrait le retrouver, a dit Gina.

– Pas très régulier, tout ça, a dit Shiki.

Il a à peine agité le poignet et la main, mais son geste englobait le camp, les deux gardes que Machin avait laissés, les collines, les bois, les champs en friche, les jeeps de Machin en patrouille quelque part derrière les collines, toute cette violence de merde et tout ce vide effrayant.

– Qu'est-ce que tu veux, Shiki mon pote, j'ai dit. *La guerre est un déploiement d'erreurs de calculs.*

– Tuchman, c'est d'elle, n'est-ce pas, il a répliqué.

Fait chier, il connaît tout, ce Japonais. Il a rajouté:

– Mais nous ne sommes pas en guerre, Donnadiou.

– Ça dépend comment tu calcules, mon Shiki! j'ai répondu.

– Tout dépend de la solution recherchée.

– Moi, je veux trouver ce gamin.

– Mais en voulant déplacer le fer posé sur l'enclume, la main, si le marteau ne l'écrase pas, sera brulée par ce même fer.

– Toujours la main est jamais en fer, a dit JP.

– La preuve, j'ai dit en montrant ma main.

Mais j'ai vite détourné les yeux, Gina jouait à la dentelière avec mon pouce. C'était pas le moment de tomber dans les pommes.

– Mais la volonté, elle, doit être de fer, a dit Shiki. Chercher, surtout trouver cet enfant, compliquera les choses.

Et Gina a répliqué:

– Le lieutenant Machin, lui, il sait les simplifier.

Shiki a sorti son carnet.

– Un petit haïku, j'ai demandé. Laisse-moi deviner... *rosée en forêt / le pied du médecin / écrase un enfant*

– C'est ce que vous avez fait? a dit Shiki.

– Mais il s'est bien vengé.

– Mes rapports ne sont pas aussi poétiques, Donnadiou, mais j'essaie d'aller à l'essentiel.

– Ouais, la substantifique moelle des os cassés, j'ai dit.

– Et quand vous serez recousu, vous pensez pouvoir guider notre guide?

– JP, mon vieux, tu vas perdre ton boulot.

– JP? a demandé Shiki au guide.

– Toujours je peux essayer, si on n'attend pas toujours trop longtemps.

Shiki a hoché la tête et il s'est dirigé vers les deux chiens de garde qui avaient fini de lever le camp et attendaient en jouant aux osselets avec des douilles de mitraillette. Il s'est retourné après quelques pas:

– Pour votre haïku, Donnadieu, il y manque une syllabe; *le médecin audacieux* serait mieux.

Il y avait de l'ironie là-dedans. Mais avant que je puisse lui envoyer des mots pas gentils, Gina m'a grondé:

– Mais qu'est-ce qu'il t'a fait?

– Rien.

– Alors?

– Je sais pas. C'est comme ça...

– T'arrêtes pas de lui lancer des vanes.

– T'as vu aussi qu'il est assez grand pour se défendre, non? S'il était missionnaire, je lui demanderais de prendre position; il est diplomate, j'exerce son sens de l'équilibre.

C'est de la formation continue. Et gratuite!

– Quel âge tu lui donnes?

– Au gamin? Dix, douze ans, peut-être treize.

– T'as mal?

– Ça va.

– Un analgésique?

– Finis d'abord.

– Hé!

Elle a tapoté mon bras. Ma main était une belle poupée de gaze.

– Tu crois que...

– T'inquiète pas, elle a dit.

– Tout de même...

– Mais non, les nerfs semblent pas touchés.

– Merci.

– T'aurais fait pareil.

– Un peu mieux quand même! Aiè!

Ça devenait dangereusement sentimental. Puis JP a dit:

–Toujours si t'as fini, Madame Gina, je vais préparer ce qu'il faut pour toujours chercher le gamin.

– Merci JP.

Puis elle m'a dit:

– Je te mets une écharpe.

– Laisse, je peux le faire.

– Qu'est-ce qu'ils t'ont appris à la Faculté? Tu vas t'abîmer la main à attacher l'écharpe pour protéger ta main?

Finalement, Shiki est resté au campement. Le rire de Machin a crépité dans la radio, quand ses soldats lui ont dit que je voulais cueillir des plantes médicinales qu'on trouvait seulement dans la région. Shiki était bien renseigné, c'est vrai qu'il y en avait quelques-unes. J'aurais pas su les reconnaître, ces plantes, mais y en avait. De toute façon, ce délai, ça devait bien l'arranger, ce connard de lieutenant. Il a juste exigé que les deux bidasses perdent pas de vue le chargé de mission de l'ONU. Les médecins, apparemment, ça ne touche pas l'honneur de son pays. Shiki, bon diplomate, est resté jouer aux osselets avec les deux molosses. Eux, ils demandaient pas mieux, des soldats, cueillir des fleurs! Ça les faisait bien marrer eux aussi. C'était pas demain la veille qu'ils allaient fondre leurs mitraillettes pour en faire des binettes.

Alors on est parti, Gina, JP, ses deux garçons et moi. On devait revenir avant midi. Ça avait l'air d'une promenade au parc. Arrivés là où on s'était percuté, le gamin et moi, un des garçons de JP a trouvé le poignard du gosse. C'était une grande éclisse, longue comme ma main, large de deux doigts, une méchante pointe à un bout avec mon sang frais dessus et

d'autres taches plus anciennes. Lourde pour sa taille. Ça devait être de l'ivoire. Où est-ce qu'il avait bien pu trouver ça par ici?

– Les guerres, ça chamboule tout, a dit Gina. Plus rien n'est à sa place.

JP et ses garçons, une fois sortis du camp, c'était comme s'ils s'étaient libérés de liens invisibles. Le pied, la main, l'échine, le cou gracieux des fauves en chasse. Tous les sens aux aguets. Le sourire aux lèvres, mais sans les plis cruels de ce connard de Machin.

Mais la promenade a vite perdu son charme. Après quelques centaines de mètres sur la sente où on suivait les traces du gamin, au fond d'une fosse, le cadavre d'un soldat. De quelle armée? Difficile à dire, il en restait pas grand chose. Il s'était empalé sur un pieu.

– Toujours tu vois, m'sieur Dieudonné, a expliqué JP. Ici, il y a toujours jamais beaucoup de terre, alors la fosse elle est toujours pas profonde. Tu vois, il a trébuché sur ça...

Une des bottes du cadavre était embarrassée de branchages et de lanières d'écorce.

– ... et paf! Il s'est toujours pris le pieu dans la poitrine.

– Tu vois, m'a dit Gina, t'es pas le seul.

– Ça doit être une tradition dans le coin, j'ai dit.

On a fait gaffe où on posait les pieds.

JP et ses garçons ont trouvé d'autres pièges. Il y en avait pour toutes sortes de gibier.

Puis un des garçons, le plus jeune, a levé le nez, a reniflé. Ça sentait la fumée. Il a chuchoté:

– Toujours quelqu'un il fait cuire quelque chose.

Ça nous donnait une bonne excuse pour continuer, même si le milieu de la matinée était passé depuis pas mal de temps.

– Peut-être qu'il nous invitera à casser la croute, j'ai dit.

JP m'a fait signe de me taire.

On a marché encore dix bonnes minutes, puis JP est parti en éclaireur.

– Ça sent toujours pas comme un bien gros feu, a murmuré un des garçons, pendant qu'on attendait. Toujours ils font comme ça dans le coin. Ils gaspillent toujours pas de bois.

Toujours ils font des petits feux.

Après quinze, vingt minutes, JP est revenu. Il a fait signe de le suivre.

On s'est retrouvé sur un rocher en haut d'une combe. La petite fumée montait de là. Il y avait une odeur de viande grillée. Mais on pouvait pas bien voir. Le rocher semblait être en surplomb, il y avait plein de buissons et les bords étaient à pic. Alors JP a fait signe à ses garçons de descendre d'un côté pendant que lui, Gina et moi, on prendrait par l'autre côté. Le vieux truc de la tenaille. Pas con.

Pas con, mais trop tard.

C'est eux, les gamins, qui nous avaient pris en tenaille. Comme on se retournait pour ouvrir notre tenaille, ils étaient là, un grand, le même qui m'avait bousillé le pouce, et un petit, cinq, six ans, qui s'approchaient de nous. Le grand sur la gauche, le petit sur la droite. Le grand, il était prêt à lancer sa sagaie avec son atlatl. Le mot m'a sauté à l'esprit. Un souvenir de mes cours d'anthropologie. Un propulseur, quoi. Le petit, il tendait un petit arc à bout de bras, et sa flèche avait pas du tout l'air inoffensive.

– Toujours bougez pas, a soufflé JP.

– Ouais, comme ça on fera de meilleures cibles, j'ai dit.

– Ta gueule, Dieudonné, a sifflé Gina.

Là, le grand, il m'a reconnu. Il a poussé un grognement et il a pris son élan pour lancer sa sagaie, mais le petit a crié «Mama!» et il a couru vers Gina.

On était tous encore plus ou moins accroupis. Gina s'est agenouillée, les genoux écartés, bien plantés dans le lichen et la mousse, les bras tendus comme on les tend pour accueillir un amour. Le petit a lâché son arc et s'est jeté entre les bras de Gina

en criant «Mama! Mama!» et il poussait sa tête contre la poitrine de Gina, et il essayait d'enfouir son visage entre ses seins, sous son maillot de corps. Elle a hésité une ou deux secondes, puis elle l'a serré dans ses bras. Il est devenu tout mou, et il s'est mis à pleurer, des gros sanglots, presque des convulsions.

Avant de descendre dans la combe, le grand gamin a voulu qu'on ramasse des pierres plates.

– C'est toujours pour leur cabane, a traduit JP.

Quand on est arrivé au fond de la combe, il y avait une petite fille, cinq, six ans elle aussi, qui faisait griller des grenouilles, une souris, des larves d'insectes sur des pierres posées sur les braises d'un petit feu. Sa sœur jumelle, elle, brûlait de fièvre au fond de la cabane. Ils l'avaient construite contre la falaise, leur cabane, ça faisait un mur en moins à bâtir et ils pouvaient profiter d'un creux dans le rocher. On a laissé nos pierres sur un tas que les enfants avaient accumulé. La cabane était habitable, mais elle semblait toujours en construction.

Gina a ausculté la petite, sa sœur était pas rassurée, mais quand elle a vu que le petit garçon voulait plus quitter Gina, elle est allée dépiauter un lapin que le grand gamin avait sorti de son vieux sac à dos. Lui, le grand, il est reparti tout de suite après, sans qu'on ait eu le temps de le retenir.

Ils avaient choisi un bon endroit, à l'abri. Il y avait un petit ruisseau pas loin, un petit lac aussi, qu'on voyait entre les arbres. Comme la gamine embrochait le lapin, le grand gamin est revenu. Du lac, justement. Il était suivi d'une autre fille. À peu près du même âge que lui, ou juste un peu plus vieille. Elle avait harponné un poisson. Elle avait aussi une vieille et méchante balafre de la tempe au menton.

Quand elle a nous a vu, elle a hésité un peu. Normal, même si le gamin l'avait mise au parfum. Puis, elle s'est dépêchée d'aller voir si on s'occupait de la petite qui était malade.

Avant de partir, elle a tout de même insisté pour qu'on mange avec eux, dans la cabane. À dix, dans un espace fait pour cinq enfants. Enfin, espace, façon de parler. C'est quoi l'antonyme d'espace? Plus intime, t'étouffe. Mais on s'est serré les coudes, les genoux et le reste et on a partagé leur gibier, leur

poisson, leurs baies séchées, nos biscuits, nos conserves et nos noms. Mira, la petite malade, et Mari sa jumelle, Pido, le gamin à l'arc, Tomatou, mon poignardeur, et la jeune fille, Atika. Et ils se sont bien marrés, tiens, quand Témis leur a traduit mon nom. Ça a détendu l'atmosphère. Au moins, dieu, ce jour-là, aura servi à quelque chose.

* * * * *

Né en France, **Bertrand Nayet** réside à St-Norbert au Manitoba. Il a publié nouvelles, récits, contes et poèmes; en plus d'être dramaturge, il a créé des mises en scène, joué dans diverses troupes de théâtre et illustré quelques livres. Bertrand Nayet est un des pères fondateurs et secrétaire perpétuel du Collectif post-néo-rieliste. Il est actuellement écrivain en résidence à la Maison Gabrielle-Roy, où il a fondé et où il anime un atelier sur le haïku, le Kukai Rouge. Son deuxième recueil de haïkus, *La lune en mille gouttes*, a été finaliste au Prix de poésie Aqua Books Lansdowne Poetry Prize en 2010. En 2014, il a publié un recueil de contes, *Contes de fils et d'eaux*, et dirigé un recueil collectif de haïkus, *sur une même écorce*.